

# 1

Le début de la fin, ce fut le jour où le livreur de bois devint fou, dans mon jardin.

Darius Quattermain apparut soudain au volant de son vieux pick-up bleu brinquebalant, qui traînait une remorque remplie de bûches de chêne. Mère et John Queensland étaient sur le point de partir. Aida Brattle Teagarden Queensland – ma mère, en d’autres termes – revenait d’un séminaire destiné aux professionnels de l’immobilier, catégorie « Mon CA dépasse le million ». Très occupée, elle s’était malgré tout donné la peine de m’apporter une robe qu’elle m’avait achetée là-bas, en Floride. Retraité, son mari John l’avait accompagnée, simplement parce qu’il aime bien passer du temps avec elle.

Alors que Darius descendait de son véhicule, Mère me serrait dans ses bras.

— John ne se sent pas très bien, Aurora. Nous allons reprendre la route et rentrer.

Elle s’exprimait toujours comme si nous vivions à la lisière de toute civilisation. En réalité, notre propriété se situe à deux kilomètres de Lawrenceton et par temps

clair, j'aperçois la sienne, nichée aux abords de la plus jolie banlieue de la ville.

John n'avait en effet pas bonne mine et je trouvais cela inquiétant. C'est un golfeur et, à 64 ans, il rayonne de santé et d'énergie. Il est bel homme d'ailleurs, et pour ne rien gâcher, il est vraiment gentil. À ce moment précis néanmoins, son âge se voyait cruellement et il avait l'air gêné – les hommes ne supportent pas la maladie.

— Rentre donc te coucher, lui conseillai-je, préoccupée. Et n'hésite pas à m'appeler, quand Maman sera au bureau, d'accord ?

— Oui, ma chérie, ne t'inquiète pas, me répondit John, l'air grave.

Tandis qu'il s'installait du côté passager de la Lincoln de Mère, celle-ci frôla ma joue de ses lèvres et je la remerciai de nouveau pour la robe. Pendant qu'elle faisait demi-tour et redescendait notre allée, je suivis la voiture des yeux, avant de marcher tranquillement vers Darius, qui enfilait ses gants de travail.

Cette journée parfaitement ordinaire avait commencé par le départ de Martin pour l'usine. Puis j'étais allée travailler à la bibliothèque. À mon retour, j'avais décidé que je ne ferais pas grand-chose.

Je n'en avais pas la moindre idée, mais cette journée parfaitement ordinaire allait prendre un tour catastrophique.

Tout commença très lentement.

— Vous le voulez où, votre bois, madame Bartell ? me demanda Darius Quattermain.

— Ici, sous les marches, s'il vous plaît.

Nous nous tenions près du garage, qu'un passage couvert relie à la maison. De ce côté-là, un escalier monte le long du mur et mène à un studio aménagé sous le toit.

— Vous n'avez pas peur que les insectes abîment votre parent ?

Darius me fixait d'un œil dubitatif et je haussai les épaules.

— C'est Martin qui a choisi l'endroit. Si ça ne lui plaît pas, il peut toujours déplacer le tout.

Il me toisa d'un regard étrange, presque comme s'il me voyait pour la première fois. Conservateur dans l'âme, il estimait certainement que mon attitude n'était pas appropriée pour une bonne épouse.

Malgré tout, après m'avoir demandé la permission d'approcher la remorque aussi près que possible, il se mit au travail et déchargea rapidement dans le froid. Le ciel était gris et la météo avait annoncé de la pluie. Le vent se leva, soufflant mes cheveux longs dans mes yeux et me faisant frissonner. J'enfonçai mes mains dans les poches de mon épais gilet rouge et me tournai pour rentrer à l'intérieur. J'avais planté des rosiers au coin de la véranda, derrière la maison, côté cuisine. Ils avaient besoin d'une bonne taille. Je me demandais si je pouvais m'en charger maintenant ou s'il fallait plutôt attendre le mois de février, lorsqu'une bûche vint frapper le sol devant moi, manquant ma tête de peu.

Je fis volte-face en m'écriant.

— Monsieur Quattermain ? Ça va ?

Darius Quattermain, diacre de la Sainte Église d'Antioche, entonna soudain « Elle descend de la montagne à cheval<sup>1</sup> » en s'égosillant. Il ne s'était pas interrompu dans sa tâche. Toutefois, au lieu d'empiler sagement les bûches, il les envoyait voler en tous sens avec frénésie.

---

1. Ce chant traditionnel afro-américain, dont le titre anglais est *She'll Be Comin' Round the Mountain*, s'inspire de la Bible et fait référence au jour du Jugement dernier. Au fil du temps, il s'est intégré à la musique populaire enfantine.

— Ho là ! m'exclamai-je d'une voix forte, luttant contre la panique.

Le rondin suivant faillit atteindre mon épaule et je battis en retraite chez moi, refermant à clé aussitôt le seuil passé. Une minute plus tard, je risquai un œil par la fenêtre. La situation ne montrait aucun signe d'accalmie et Darius avait encore une belle quantité de munitions dans son pick-up – je n'y pensais même plus en termes de combustible.

Je composai alors le numéro du shérif.

— Bureau du shérif de Sparling, me répondit Doris Post, calme et nonchalante.

J'eus l'impression qu'elle mâchait du chewing-gum – à coup sûr, elle essayait à nouveau d'arrêter de fumer.

— Bonjour, Doris, Aurora Teagarden à l'appareil.

— Ah, bonjour, ma belle, ça va ?

— Très bien merci, et j'espère que vous aussi. Euh... j'ai un léger problème, ici.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous connaissez Darius Quattermain ?

— Celui qui livre du bois ? Black, six gosses, et sa femme travaille chez Food Fantastic, c'est bien ça ?

— Exact.

Je lançai un œil dehors dans l'espoir que les choses soient revenues à la normale. Eh bien non.

— Il est devenu fou, repris-je.

— Où ça ?

— Dans mon jardin. Il était normal quand il est arrivé, et tout d'un coup il s'est mis à chanter et à jeter du bois partout...

— Il est toujours là ?

— Absolument. Et en fait...

J'hésitais entre l'horreur et la fascination.

— Doris... Il est en train de se déshabiller. Il chante toujours, et il bombarde le jardin.

— Vous vous êtes enfermée chez vous, Roe ?

— Oui, et j'ai déclenché le système d'alarme, ajoutai-je en joignant le geste à la parole. Doris, je ne crois pas qu'il ait l'intention de faire du mal à qui que ce soit. Il ne fait pas exprès. C'est comme s'il avait pris de la drogue, ou qu'il fasse une crise de je ne sais quoi. Alors j'espère qu'ils s'occuperont de lui en douceur.

— Je leur dirai, me rassura Doris, dont l'intonation n'avait plus rien d'indolent. En attendant, éloignez-vous des fenêtres. Je vous envoie du monde tout de suite.

— Merci, Doris.

Je raccrochai et me cachai derrière un rideau pour surveiller Darius discrètement. Précaution inutile. J'aurais pu me trouver sur la Lune que cela n'aurait rien changé pour Darius, qui dansait nu comme un ver tout brun, en expliquant au ciel qu'il était mieux d'avoir 20 ans et toutes ses dents.

Je me demandais bien ce qu'il allait faire quand il aurait fini tous les couplets.

Je n'eus pas longtemps à attendre : il enchaîna avec *Turkey in the Straw*<sup>1</sup>. Il était apparemment en pleine régression et devait s'imaginer de retour sur les bancs de l'école. Tout en l'observant sauter partout comme un cabri, au rythme de sa musique, je remarquai que, pour un homme entre deux âges, il était d'une agilité et d'une légèreté impressionnantes.

Je décidai ensuite d'appeler mon mari.

— Il y a un homme nu dans le jardin, lui annonçai-je à mi-voix.

---

1. *Turkey in the Straw* (mot à mot : « un dindon dans la paille ») est une chanson populaire américaine qui trouve ses origines dans la musique traditionnelle irlandaise. Elle se retrouve fréquemment au cinéma et dans les dessins animés, et fait partie du registre des chansons que l'on apprend aux enfants à l'école.

Darius chassait maintenant un chevreuil imaginaire.

— Je... le connais ?

Prudent, Martin hésitait à me prendre au sérieux.

— Darius Quattermain. Le livreur de bois.

— J'imagine que tu as appelé le shérif ?

— Ils arrivent, là.

La voiture officielle venait tout juste de faire son apparition. Je notai avec plaisir que la sirène n'avait pas été mise en route. Le gyrophare s'arrêta presque immédiatement.

— Jimmy Henske et Levon Suit, précisai-je à l'intention de Martin.

— Jimmy Henske ? Je crois que je vais rentrer.

Il raccrocha fermement. Martin ne tenait pas nos forces de police en très haute estime. Et Jimmy Henske, qui n'avait guère que 25 ans, ne l'avait jamais particulièrement impressionné par ses compétences.

Mais Jimmy est un gentil garçon. Et Levon Suit, qui était avec moi au secondaire, est un policier très posé. Il est nettement plus malin que Jimmy et, en outre, il a cinq ans d'expérience de plus à son actif. Il me revint soudain en mémoire que Levon était sorti avec l'une des filles de Darius, quand nous étions adolescents.

Médusée, je vis Levon s'approcher de Darius, pas à pas. Interloquée par cette marque de bravoure, j'étouffai cependant ma surprise : il était assez évident que Darius ne dissimulait aucune arme sur sa personne. Entre-temps, il avait apparemment tué son chevreuil et s'était remis à chanter et danser pour célébrer sa victoire. Apercevant Levon, il se précipita pour lui prendre les mains et l'entraîner avec lui. Pendant quelques secondes, j'eus donc droit à un spectacle tout à fait captivant.

Usant de trésors de patience, les deux adjoints parvinrent à attirer Darius dans leur voiture. Devant cet

exploit, une bouffée de fierté me gonfla le cœur. Jimmy revint sur ses pas pour récupérer les vêtements de Darius et les jeter sur le siège avant.

— Oui, m’sieur, on chantera avec vous tout le long du chemin, c’est promis, assurait-il à son passager alors que Martin se garant à côté des policiers.

Mon époux sortit de sa Mercedes avec assurance, tiré à quatre épingles et magnifique, comme toujours.

— Hé, monsieur Bartell ! l’interpella Darius, tout joyeux, alors que Jimmy refermait la portière sur lui. J’ai livré votre bois !

Debout sous le passage couvert, Martin parcourut des yeux la pelouse parsemée de rondins de chêne. Une pelouse que nous avions fait ressemer et rouler à grands frais. Et dont l’étendue lisse était désormais ponctuée de trous.

— Merci beaucoup, Darius, répondit Martin.

Je sortis alors que la voiture de patrouille s’éloignait, avec ses trois occupants qui chantaient à pleins poumons. J’avais bien l’intention d’écrire au shérif Padgett Lanier pour le féliciter de la retenue et du bon sens dont Levon et Jimmy avaient fait preuve.

Martin retira sa veste et enfila ses propres gants, qu’il était allé chercher dans la remise à l’arrière du garage. Il avait également pris la brouette. De mon côté, sous mon gros gilet rouge, je portais toujours les vêtements que j’avais choisis pour aller travailler, à savoir un tee-shirt écarlate sous une robe en jean longue et sans manches. Ce n’était pas une tenue appropriée mais Martin donnait l’exemple et je n’avais aucune excuse pour me dérober à la tâche. Ayant pris moi aussi mes gants, je me mis au travail et lui prêtai main-forte pour ranger les bûches. Tout en œuvrant, nous bavardions ensemble de cet incident étrange et nous nous demandions si Darius

avait enfreint une loi quelconque en dansant tout nu dans notre jardin.

— Et le travail, ce matin, c'était comment ? me demanda Martin alors que nous venions d'empiler le dernier rondin.

Malgré la fraîcheur, l'exercice m'avait donné chaud et je sentais la sueur perler à mon front. Je me redressai et le regardai en souriant. Il savait que le fait d'avoir recommencé à travailler m'avait fait du bien – j'avais repris mon poste de bibliothécaire à temps partiel, à Lawrenceton.

— Sam a décidé que les clients qui avaient des livres en retard les rendraient plus facilement si on les appelait, plutôt que de leur envoyer un rappel par courrier. J'imagine qu'il a lu une étude dans un magazine. Alors devine qui a eu le bonheur de passer au moins une cinquantaine d'appels ? Heureusement qu'il y a des répondus – je me suis dit que j'avais le droit de laisser des messages et que ça comptait quand même. Et toi ?

Martin retira ses gants avant de me répondre.

— J'ai fait mon check-up annuel, et ensuite, j'ai passé toute la matinée en réunion, à parler de la mise en œuvre des nouvelles réglementations de l'EPA<sup>1</sup>.

Mon époux, qui avait hérité je ne sais comment d'un gène de flibustier, souffrait parfois d'une certaine impatience exaspérée, infligée par les responsabilités inhérentes à sa position : il était vice-président de Pan-Am Agra, société de fabrication de produits agricoles. Ses activités n'avaient pas toujours été aussi inoffensives et légitimes.

---

1. Indépendante du gouvernement des États-Unis, l'EPA (« Environmental Protection Agency ») est chargée de la sauvegarde de l'environnement. Sa mission est de protéger la santé humaine, l'eau, l'air et la terre.

— Je suis désolée, mon chéri, m'apitoyai-je en lui tapotant l'épaule, tout en marchant avec lui pour ranger nos affaires dans la remise.

Garés à cheval sur le gravier et la pelouse, le pick-up et la petite remorque de Darius bloquaient ma voiture. Quand j'avais donné mon accord, je n'avais pas imaginé qu'il resterait ici. Le sol était sec mais soudain, alors que nous nous apprêtions à rentrer, de grosses gouttes de pluie vinrent heurter la terre. La même pensée nous frappa tous les deux, celle des grosses roues qui allaient labourer notre pelouse ramollie par l'eau. Martin se précipita vers la cabine du pick-up et laissa échapper un juron. Pas de clé dans le contact.

J'examinai le côté passager. Darius avait pu jeter la clé sur le siège, pour ne pas avoir à supporter le bip qui vous rappelle que vous avez oublié de la retirer. C'est ce que je fais parfois, si je dois retourner rapidement à la maison et revenir.

— Martin, regarde par ici.

J'indiquai l'objet du doigt. Ce n'était pas une clé.

Martin passa la tête par la portière de son côté. Sur le siège se trouvait un flacon ouvert de paracétamol.

— Et alors ? m'interrogea Martin en haussant le sourcil.

— Ce changement de comportement, c'était si rapide que je me suis tout de suite demandé s'il avait pris de la drogue. Et ce n'est vraiment pas le genre de monsieur qui ferait quelque chose d'aussi dangereux.

— Il faut rappeler le bureau du shérif.

C'est ainsi que Jimmy et Levon prirent de nouveau le chemin de notre maison. Jimmy enfila des gants avant de ramasser la petite bouteille et versa le contenu dans sa paume. Puisqu'il ne nous avait pas demandé de partir, nous l'observions.

Martin fut le premier à le repérer et le pointa du doigt.

Levon se pencha sur la main de Jimmy.

— Merde, fit-il de sa voix de basse.

L'un des cachets était un peu plus petit que les autres et d'une teinte de blanc légèrement différente. Il ne portait pas non plus l'empreinte des initiales du fabricant. Ces incohérences sautaient aux yeux parce que nous les avions guettées. Mais sans bonne raison de douter, qui les aurait remarquées ?

— Et voilà, on en a un autre, conclut Jimmy à l'intention de Levon.

— Quelqu'un d'autre a été drogué ? demandai-je avec nonchalance, en prenant l'air aussi dégagé que possible.

— Oui, m'dame, affirma Jimmy, sans voir le regard appuyé que lui lançait Levon en guise d'avertissement. La semaine dernière, au dépanneur, une dame avait laissé son sac dans son chariot pendant qu'elle allait chercher des galettes de pommes de terre surgelées. Sur le chemin du retour, elle a pris un cachet dans son pilulier, qu'elle garde toujours dans son sac. Et au lieu de se calmer, elle est devenue complètement dingue.

J'étais fascinée par l'histoire.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Eh bien... commença Jimmy avec un sourire qui en disait long.

La suite promettait d'être savoureuse.

— Il faut qu'on retourne au poste, interrompit Levon avec fermeté.

— Hein ? Ah oui.

Conscient qu'il avait failli commettre une indiscretion, Jimmy rougit jusqu'à la racine de ses cheveux rouquins.

— Quand les gamins de Darius passeront le récupérer, reprit-il, on leur dira de venir chercher le pick-up. Les clés étaient dans sa poche de pantalon. Si vous m'en aviez parlé, je les aurais apportées.

Gênée, je me rendis compte que la découverte des cachets m'avait fait oublier la véritable raison pour laquelle nous étions retournés au pick-up de Darius.

Agacée de ne pas avoir entendu la fin de l'histoire de Jimmy, je suivis des yeux la voiture des policiers qui repartait pour Lawrenceton, tout en me demandant si mon amie Sally Allison, journaliste au quotidien local, en saurait davantage.

— Je dois retourner à l'usine pour un petit moment, j'ai une pile de courriers urgents à signer, m'annonça Martin sans grand enthousiasme.

Il grimpa dans sa voiture, démarra et baissa la vitre tandis que je me tournais vers la porte de la cuisine.

— N'oublie pas, lança-t-il. Nous dînons chez les Lowry ce soir.

Le rythme de la pluie s'accroissait légèrement.

— Je sais, c'est sur le calendrier, lui répondis-je en m'efforçant de cacher mon amertume.

Si j'en avais trouvé une sur mon chemin, j'aurais donné un bon coup de pied dans une boîte de conserve. Je trouvais que c'était un mauvais jour pour aller dîner chez des gens avec qui j'étais en bons termes, mais sans plus. Je n'avais pas la moindre envie de me plier à ces mondanités. J'aurais nettement préféré me retrouver avec des amis proches, autour d'un bon chili fait maison.

Je ne serais jamais intime avec Catledge et Ellen Lowry. Malgré tout, ils faisaient partie des notables de Lawrenceton : Catledge menait son deuxième mandat en tant que maire, et Ellen était membre de tout ce qui était en vue dans notre petite ville provinciale. Sur un plan professionnel, il était capital pour Martin de rester en faveur avec la municipalité et donc avec le couple Lowry. Il en allait du bien-être d'un grand nombre

d'habitants, car Pan-Am Agra était l'employeur le plus important de la région.

— Ils ne sont pas si terribles que ça, expliquai-je à ma maison silencieuse.

Un certain ton boudeur résonnait pourtant à mes oreilles. À contrecœur, je me traînai à l'étage pour décider de la tenue appropriée, redressant au passage l'un des tableaux accrochés au-dessus de l'escalier. Petit à petit, ma maison m'apaisa et me réchauffa, comme elle le faisait toujours. Assez ancienne, elle a de beaux parquets de bois, de grandes fenêtres pour lesquelles fermetures et rideaux doivent être réalisés sur mesure, ainsi qu'un appétit féroce en gaz et en électricité. J'éprouve pour elle un amour intense. Nous l'avions fait restaurer au moment de notre mariage, trois ans plus tôt. Pour l'instant, donc, il n'y avait pas de travaux à entreprendre – d'autant plus que nous n'avions qu'un seul animal de compagnie (le mot « compagnie » étant un bien grand mot) et aucun enfant. J'ai l'esprit pratique et pour moi, tout était parfait : il me restait de l'espace dans les étagères à livres que nous avions fait installer dans l'entrée, et c'était ça le plus important.

Je me douchai, me lavai les cheveux et me concentrai ensuite sur le démêlage et le séchage fastidieux de ma tignasse. Les boucles étaient du moins revenues à la mode et on me regardait non plus avec pitié mais avec envie, un changement d'attitude que j'appréciais énormément.

Puis je passai ma garde-robe en revue d'un œil distrait. La robe de lainage cerise que ma mère m'avait offerte était trop habillée et je me décidai finalement pour un chemisier en soie grenat, une jupe imprimée de motifs noirs et du même rouge, et enfin mes escarpins noirs. En observant ma collection de lunettes – je suis myope comme une taupe –, je fus fortement tentée

de choisir ma monture mauve et blanc, la plus extravagante.

Impossible, malheureusement : les Lowry se vexeraient devant ce genre de fantaisie. Je sortis mes lunettes cerclées de noir et ornées d'un fil d'or en filigrane, pour les poser sur ma coiffeuse. Ce matin, j'avais pris les rouges, comme toujours pour aller au travail, et tout en les admirant dans le miroir, je notai qu'elles ajoutaient une touche de vivacité à mon visage terne et triste.

— Je boude pourquoi, au juste ? demandai-je à la glace.

Cette question ne reçut jamais de réponse car la sonnette retentit à ce moment précis.

Décidément, c'était le jour des visites.

Arrivée à ma porte d'entrée, je distinguai à travers l'ovale du verre dépoli la silhouette d'une femme avec un siège auto. Supposant qu'il s'agissait de mon amie Lizanne Buckley Sewell, dont le nouveau-né avait deux mois, je désarmai le système d'alarme et ouvris la porte avec un sourire qui s'effaça aussitôt. Devant moi se tenait une jolie jeune femme brune et potelée, avec un bébé inconnu qui me paraissait encore plus petit que celui de Lizanne.

— Tante Roe ! s'exclama l'inconnue.

Elle me semblait épuisée et s'attendait visiblement à un accueil chaleureux.

Je n'avais pas la moindre idée de son identité.

Puis un déclic se fit et je me serais frappé le front si j'avais été seule : j'étais la tante d'une seule et unique jeune femme. La nièce de Martin. La fille de sa sœur Barby.

— Regina ! la saluai-je en espérant qu'elle n'avait pas remarqué mon hésitation.

— J'ai bien cru que tu ne m'avais pas reconnue !  
gloussa-t-elle.

— Ha ha ! Entre donc ! Et ton bébé, c'est...

Regina avait eu un bébé ? Sous sa couverture bleue, il portait une grenouillère rouge. Martin avait donc un... petit-neveu ?

Comment avais-je pu manquer l'événement ? Nous n'avions que peu d'occasions de voir la sœur de Martin et sa fille, mais je m'étonnais qu'on ne se soit pas donné la peine de faire jouer les tam-tams pour annoncer l'arrivée du bébé.

— Oh, Tante Roe ! Mais c'est Hayden !

— Et vous l'appellez Hayden. Pas Denny...

Je hochai la tête d'un air docte malgré mon désarroi.

— Ah ça non. Pour Craig et moi, c'est Hayden, point barre, répondit Regina, qui tentait vaguement de projeter une image ferme et déterminée.

Dans la famille Bartell, lors de la distribution des neurones et de la force de caractère, Martin avait été largement avantagé.

Je tendis le cou pour voir si Craig était en train de sortir les bagages du coffre.

— Où est ton mari ? demandai-je, sans me douter qu'il s'agissait d'une question délicate.

— Il n'est pas venu.

Ses lèvres pulpeuses dessinèrent brusquement un pli buté.

Le mystère s'épaississait de seconde en seconde.

— Ah. Et comment va ta mère ?

Je faisais signe à Regina d'entrer, tout en fouillant les alentours du regard, espérant malgré tout apercevoir un compagnon d'un genre ou d'un autre – je trouvais surprenant qu'elle ait fait la route toute seule depuis Corinth en Ohio.

— Maman est partie en croisière ! s'exclama joyeusement la jeune femme, passant brusquement à la gaieté forcée.

— Mmm. Où ça ?

— Ah, là, elle a choisi quelque chose de très long, babilla Regina tout en passant enfin le seuil. Le bateau s'arrête à plusieurs îles des Caraïbes, puis il va sur le Mexique en deux escales de plusieurs jours, et après il revient à Miami.

— Incroyable. Elle est accompagnée ?

— Elle est avec son mec.

Regina déposa le siège sur la table basse devant le canapé et se débarrassa de l'énorme sac à langer qui lui pesait sur l'épaule. Je notai qu'elle n'avait pas retiré l'étiquette du magasin, accrochée à la bandoulière.

Le « mec » en question était le fiancé de Barby, à savoir un banquier d'affaires du nom d'Hubert Morris. Divorcée, elle l'avait rencontré alors qu'elle achetait un appartement à Pittsburgh, la métropole la plus proche de Corinth, petite ville où elle avait grandi avec Martin. Barby n'avait pas vécu là depuis son adolescence, mais c'était pourtant dans cette ville que le chemin de Regina avait croisé celui de son futur mari, alors que mère et fille étaient venues rendre visite à une vieille amie de Barby. Deux petits mois plus tard, Regina épousait le gamin – je veux dire, le jeune homme.

Martin et moi avions pris l'avion pour Pittsburgh afin d'assister au mariage. C'était il y avait sept mois environ. Nous avions eu l'impression que le jeune couple allait vivre dans des conditions précaires.

Brun et dégingandé, Craig Graham nous avait paru très limité, sa seule vertu résidant dans le fait qu'il était amoureux de Regina. Il avait 18 ans, trois ans de moins que sa femme. Il n'avait pas déboursé un sou pour le mariage et, malgré la discrétion de Barby, nous avions

bien remarqué que c'était elle qui avait assumé toutes les dépenses. Cependant, elle nous avait clairement laissé entendre – ou du moins, à Martin, puisqu'elle ne m'adressait que rarement la parole – qu'à partir du moment où ils seraient mariés, les deux jeunes gens seraient financièrement indépendants. Ou tout du moins en ce qui la concernait. Je l'avais entendue placer ostensiblement des dictons, du genre « comme on fait son lit on se couche » ou « qui sème le vent récolte la tempête ».

— Je te prépare quelque chose à boire ? Du café, ou un chocolat chaud ? Mais ce n'est peut-être pas bon pour le bébé, si ?

Mon amie Lizanne allaitait son enfant et, même si je ne lui avais rien demandé, elle m'avait fait un cours magistral sur les vertus du lait maternel et son importance capitale. J'avais donc été endoctrinée, et le regard vide de Regina me surprit.

— Hein ? Ah ! Non, moi, c'est le biberon. Tu te rends compte ? Si je l'allaitais, je serais obligée de le nourrir moi-même à chaque fois !

Je gardai mon sourire bien accroché à mes lèvres.

— Bien. Alors, du café ?

— Je veux bien. Je suis sur la route depuis des heures, fit-elle en s'affaissant dans les coussins.

C'était donc vrai. Elle était venue toute seule depuis l'Ohio. L'affaire prenait un tour de plus en plus étrange.

Je lui préparai du café tout en réprimant un frisson d'horreur lorsqu'elle m'assura que de l'instantané lui aurait suffi. Après quoi je nous versai une tasse chacune, rajoutant de la crème et du sucre pour elle, écoutant son babil d'une oreille distraite. Le trajet interminable, l'appartement de sa mère, sa Tante Cindy...

— Oh, je suis désolée, s'excusa-t-elle. Je n'aurais pas dû en parler !

« Tante Cindy » était la première femme de Martin, la mère de son fils unique, Barrett. Je soupirai en mon for intérieur, mon sourire toujours collé en place, et la rassurai : il était inutile de me demander pardon. Tapie dans un coin de mon cerveau, une petite voix me poussait pourtant à lui demander pourquoi elle n'était pas plutôt chez Tante Cindy, puisqu'elle était si formidable, plutôt que chez Tonton Martin.

— Vous avez vu Barrett à la télé l'autre soir ? me demanda-t-elle avec enthousiasme. Qu'est-ce qu'il est beau ! J'appelle toujours toutes mes copines quand je sais qu'il va passer.

Décidément, Regina remuait le couteau dans la plaie. En tout cas, elle appuyait sur des points sensibles. Barrett n'était pas venu à notre mariage. Il avait expliqué à son père qu'il venait d'avoir un rôle qui ne se refuse pas. Apparemment, l'événement était plus important pour lui que la nouvelle femme de son propre père. Et en trois ans, il n'était pas venu une seule fois nous rendre visite à Lawrenceton.

Pourtant, il avait trouvé le moyen d'aller au mariage de Regina, où il avait passé son temps à nous éviter – très habilement d'ailleurs. Martin m'avait raconté qu'il avait bu un verre avec lui la veille de la cérémonie, quand j'étais montée me coucher. C'était là le seul contact qu'il avait eu avec son fils. Alors qu'il le finançait de A à Z, lui et sa carrière.

Je me pris à regretter que la nièce de Martin ne soit pas restée en Ohio, tout en m'inquiétant sur les raisons de sa venue. Car elle se montrait curieusement énigmatique sur le sujet.

— Regina, intervins-je lorsqu'elle eut terminé de s'extasier sur les prouesses de Barrett. Je suis ravie que tu sois venue nous voir. Mais nous avons peut-être un petit problème, pour ce soir. Ton oncle et moi, nous

sommes invités depuis longtemps à un dîner, et on pourrait appeler les Lowry pour annuler, mais...

Regina, qui tenait le bébé – ou plutôt Hayden, il faudrait bien que je m’y habitue – releva brusquement la tête, le regard plein d’appréhension.

— Non, non, allez-y, surtout ne changez rien ! Je m’en sortirai parfaitement, je t’assure. Tu me montres où est le micro-ondes et je me ferai à manger toute seule. Je me suis incrustée sans prévenir, tout de même.

J’avais presque l’impression qu’elle voulait nous éloigner de la maison... Je plissai les yeux et fronçai les sourcils.

— Je reviens dans une minute, annonçai-je.

Focalisée sur son enfant, Regina opina distraitement.

Je traversai l’entrée pour gagner notre petit salon-bureau et m’emparer du téléphone, avant de me laisser tomber dans le canapé de cuir rouge disposé devant les fenêtres. Madeleine, le félin qui nous honorait de sa présence quotidienne, émergea de son antre favori, à savoir le panier où nous empilions les journaux après les avoir lus. Je composai le numéro et lui grattouillai la tête. Il faudrait que je pense à la sortir de la pièce avant le retour de Martin – entre eux, c’était l’amour vache. Tout avait commencé lorsque Madeleine avait décidé de s’approprier le capot de la Mercedes de Martin comme solarium, surtout quand il avait plu et qu’elle pouvait laisser des traces de pattes partout sur le pare-brise et la carrosserie. Comme mesure de représailles, Martin avait pris l’habitude de ranger sa voiture au garage tous les soirs et de refermer la porte. À ce petit jeu, c’était au tour de Madeleine. Elle captura une souris – alors qu’elle ne s’en donnait presque jamais la peine –, la décapita et déposa le cadavre dans la chaussure de Martin. Ce qui amena Martin à... Bref, passons. C’était œil pour œil, dent pour dent.